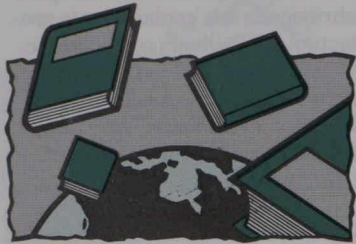


LIVRES



Pionniers de l'atome Bertrand Goldschmidt

Stock, Paris, 1987.
484 pages, 34,95 \$.

■ Bertrand Goldschmidt a écrit un livre remarquable. À première vue, il y raconte sa vie professionnelle en tant que chimiste spécialisé en radioactivité et dirigeant du Commissariat français à l'énergie atomique. Mais ceci n'est qu'un superbe camouflage. Le lecteur prend vite conscience du message de M. Goldschmidt; il veut nous faire part du véritable rôle joué par les pionniers français de l'atome dans l'aventure nucléaire mondiale.

Il existe un très grand nombre de livres racontant les débuts de l'ère atomique aux États-Unis, en Grande-Bretagne et au Canada durant la Seconde Guerre mondiale. Habituellement, on y fait peu mention du rôle joué par la France, si ce n'est la découverte du radium par Marie et Pierre Curie. Dans la plupart des livres, le lecteur est laissé avec l'impression que la contribution française ne fût qu'en marge des grandes découvertes qui conduisirent à l'ère nucléaire.

Selon M. Goldschmidt, au début des années 1940, un petit noyau de chercheurs français étaient les chefs de file dans le domaine nucléaire. Non seulement ils avaient reconnu les principes de l'énergie atomique, soient la radioactivité et la fission, mais ils avaient conçu la réaction en chaîne avec laquelle l'atome devient source d'énergie. Ils avaient non seulement élaboré la théorie, mais ils avaient aussi déposé des brevets sur la façon pratique de contrôler la réaction en chaîne pour en faire une source d'énergie utile dans une pile atomique. Cet aspect de la participation française est pour le moins dilué dans la littérature anglophone sur l'atome.

L'auteur explique comment les dirigeants américains et anglais ont mis les Français à l'écart, profitant du fait que la France était subjuguée par l'Allemagne durant la période allant de 1940 à 1944. Il raconte comment ces mêmes dirigeants n'ont pas respecté les brevets français, et comment ils ont monopolisé le phénomène nucléaire pour renforcer la puissance de leur pays. Sous le couvert de la politique de non-prolifération, ils ont tout fait pour maintenir la France à l'écart; l'auteur met l'accent sur l'excuse utilisée surtout par les Américains, concernant une fuite possible d'information aux Soviétiques par les pionniers atomiques français. Il ne peut s'empêcher de remarquer que les fuites qui eurent lieu ne furent pas imputables aux Français, mais plutôt à des Américains et à des Anglais d'allégeance gauchiste, ou même aux revues américaines, comme celle publiée par le général Groves, responsable du projet Manhattan, qui ne pût résister à l'occasion de se tailler une réputation internationale.

La saga de Bertrand Goldschmidt n'est pas ennuyante, au contraire. L'auteur passe bien son message, l'enrobant d'anecdotes concernant sa vie privée et celles d'autres pionniers de l'atome qu'il a connu en France et à l'étranger. Ces détails sont intéressants et le livre se lit avec plaisir. Même qu'à certains moments l'histoire prend le cachet d'un roman policier, lorsque, par exemple, Goldschmidt raconte les efforts entrepris par les Français afin de soustraire clandestinement aux Allemands, non seulement des scientifiques renommés, mais de l'uranium et de l'eau lourde. Du côté technique, l'auteur a su ne pas alourdir son texte par des descriptions techniques trop détaillées.

Après toute une vie consacrée à l'atome, l'auteur est-il pour ou contre le nucléaire? À le lire, on perçoit qu'il est fier de sa contribution dans ce domaine et on a l'impression qu'il est pour le nucléaire mais sans outrance. Il avance plusieurs raisons valables pour l'utilisation du nucléaire comme source d'énergie pacifique, la principale étant qu'il n'y a pas vraiment d'autres choix réalistes.

D'un autre côté, il a participé à plusieurs efforts en vue d'établir un

contrôle international sur les armes nucléaires et même leur abolition. Il ne lui reste cependant que peu d'illusions sur ce sujet.

L'auteur est convaincu que les dirigeants des grandes puissances ne sont pas encore prêts à renoncer aux armes nucléaires comme moyens d'affirmer leur puissance, et qu'ils tolèrent un mouvement en faveur du contrôle de ces armes tant que celui-ci demeurera marginal. M. Goldschmidt croit que l'abolition des armes nucléaires ne se réalisera pas sans l'avènement d'un gouvernement mondial. Compte tenu de sa longue expérience dans le domaine nucléaire, il est peut être bien placé pour en arriver à cette conclusion.

— Roger Favreau

Roger Favreau est professeur de physique au Collège militaire royal de Saint-Jean.

Le système militaire soviétique Jacques Sapir

Éditions La Découverte, Paris, 1988.
344 pages, 44,95 \$.

■ Dans la grisaille des nouvelles parutions, il est parfois de très heureuses rencontres. L'ouvrage de Jacques Sapir est de celles-là. En effet, nous ne surprendrons pas le lecteur averti en rappelant que les recherches françaises dans le domaine de la défense, se sont caractérisées, pendant plusieurs décennies, par leur isolement et leur ignorance des grands débats internationaux. Depuis la fin des années 1970, les choses ont évoluées et *Le système militaire soviétique* montre, de façon exemplaire, qu'en terme de qualité, un nombre croissant de productions parisiennes n'ont rien à envier aux parutions anglo-saxonnes.

Dans cet ouvrage, Jacques Sapir étudie à fond le système militaire soviétique et dénonce, ce faisant, les faiblesses et les déformations qui caractérisent bien souvent d'autres analyses faites sur le sujet. En substance, la démarche de l'auteur est la suivante.

Dans un premier temps, il nous propose d'examiner ce qu'il est con-

venu d'appeler les paramètres de l'équilibre des forces entre l'Est et l'Ouest. Ceci lui permet, en particulier, de démontrer le caractère primitif des indicateurs utilisés couramment pour mesurer cet équilibre. Poussant le raisonnement plus loin, il montre que l'analyse qualitative des technologies et l'examen du système militaire soviétique débouchent sur des conclusions plus nuancées qu'un simple rapport comptable.

En second lieu, l'auteur, dépassant la simple analyse technico-militaire, tente d'évaluer la réalité de la menace soviétique, particulièrement sur le plan de la stratégie. En d'autres termes, la «quincaillerie» n'est pas tout, et l'aspect le plus menaçant de l'URSS est «sa propension avérée à l'usage de la force autant en Europe qu'à la périphérie».

Dans un troisième temps, l'auteur s'en prend violemment – et avec raison – aux mythes autour desquels s'est organisé le débat stratégique depuis presque vingt ans : la supériorité nucléaire soviétique, les SS-20, l'IDS et l'écart qualitatif de la technologie militaire soviétique et américaine. Pour lui, «la supériorité nucléaire soviétique est un mythe, en Europe ou ailleurs, pour la bonne et simple raison que cette notion n'a pas de sens. La vraie question posée est celle du rôle de l'instrument militaire dans la politique soviétique en général.»

Finalement, l'auteur aborde les rapports entre le système militaire et la société soviétique. Sapir y dénonce, en particulier, l'idée d'une militarisation du système politique en URSS. Pour expliquer le surdéveloppement de l'appareil militaire, il fait appel à la notion de «militarisme paradoxal», selon laquelle le pouvoir politique chercherait à équilibrer, par la puissance militaire apparente, les faiblesses économiques, politiques et sociales du pays.

À l'issue de ce raisonnement fondamentalement iconoclaste, les